
dace à un homme tel que Libanius et je m'effrayai pour lui mais voyant Libanius sourire, Julien interrompit Paul de Larisse et lui dit avec impatience, etc.

Nous trouvons en tout une seule virgule pour cette phrase assez longue. En outre le premier mot de la phrase, qui dans le texte vient pourtant après un point, commence par une petite lettre.

Un peu plus bas, même feuillet, Vigny écrit : *je n'avais fait, comme il le dit que saisir mon ciseau et mon marteau, etc.* — ne mettant qu'une virgule et omettant l'autre. Les exemples de pareilles irrégularités seraient, dans le manuscrit, innombrables.

Devions-nous respecter l'orthographe et la ponctuation de Vigny jusque dans leurs hasards, jusque dans leurs fautes? Nous avons hésité, pris d'un scrupule, et nous avons fini par estimer que non. Notre premier devoir était de faire entrer le public de plain-pied dans la pensée de Vigny, de ne pas dresser devant son œuvre une barrière qui en défendît l'accès. Or, avec sa ponctuation, certaines phrases un peu longues eussent été presque inintelligibles.

Nous avons eu la bonne fortune de consulter le manuscrit de *Servitude et Grandeur*

pour détourner son fils d'une conversion. Il rassemble sa famille, et, devant Christian, il montre ce que sont les chrétiens actuels, et la poésie de l'or, et son pouvoir entre les mains de la race juive maîtresse. « Je permettrai au Russe de faire la guerre, si l'Anglais se conduit mal avec moi. Il aura un emprunt. » C'est ici qu'il faudrait placer le fragment sur les choses sensées que dit le Juif. A quoi le fils répond qu'il y a un autre prêtre, un ultramontain ; et Vigny devait faire résumer par Christian les idées de l'*Essai sur l'Indifférence* en y joignant celles de J. de Maistre. Puis Christian se retire. C'est alors qu'il apprend que le prêtre ne croit plus au Christ, qu'il est devenu panthéiste, qu'il a repoussé la jeune chrétienne aimée de Christian en lui révélant l'état de sa foi ; la jeune fille, désespérée de ne plus savoir où se prendre et abriter sa croyance, se tue. Christian alors, pour retrouver son amie, se dévoue, soigne les cholériques, mais il est pris pour un empoisonneur ; il est déchiré par le peuple et traîné dans les rues. Vigny terminait le roman en faisant rentrer le Docteur Noir et Stello dans la chambre que décrit le chapitre sur le Christ et l'Antechrist : « On

tomber ensuite le long de son tablier ses mains découragées, et se mit à rouler humblement son chapelet sur le bout des doigts.

— C'est donc mon tour et je vais consommer sa guérison, — dit celui qui ne s'était voué qu'à la cure des âmes; et prenant Stello par la main : — Venez, vous êtes seul aujourd'hui. Or les poètes fuient leur maison, tantôt parce qu'elle est vide, tantôt parce qu'elle est pleine. Venez donc lui rendre ce précieux dépôt que vous ne vouliez pas me confier à moi-même, et hâtons-nous.

Stello mit sous son bras une petite cassette de fer et la cacha soigneusement.

— Venez, — poursuivit le Docteur, — car je vois si mauvaise cette destinée, que l'une de vos idées mise en action ne la pourrait faire pire. Venez, je serais trop rude à ce jeune homme, si vous n'étiez là, et j'achèverais par trop vite l'œuvre des médecins qui se sont attachés en vain à une enveloppe vigoureuse en apparence, mais en réalité fort avariée. Vous seul pouvez supporter, sans être entamé, les coups que je donne involontairement, et, comme vous l'avez dit, l'enclume solide chasse violemment le marteau que je laisse tomber sur vous sans relâche et le lance quelquefois

raient troublés. Vous pourrez bien, Stello, en être préoccupé pendant quelques nuits.

Il parlait encore en soulevant une tenture épaisse et de sombre couleur qui cachait une petite porte. Tous deux la passèrent après la jeune religieuse.



ment le saisit et il dit avec une grande douleur :

— Que nous servent donc les enseignements que nous recevons, et comment oserai-je en donner jamais à mon tour s'ils sont impuissants contre les tourments intérieurs qui accablent les hommes de nos jours ? Julien, ton disciple comme moi, voulait-il aussi s'enfuir dans le désert comme je l'ai fait ? voulait-il s'y laisser mourir ? qu'as-tu fait, mon père, pour le sauver ? quelles paroles as-tu prononcées ? par quel sentiment ou par quelle pensée est-il retombé ? quel supplice secret le tourmente comme moi ? a-t-il perdu tous ses Dieux ? Pour moi (et là il s'assit sur le lit de repos, jetant à terre le coussin un peu usé sur lequel il reposait son coude), pour moi, je me laisse conduire ici par Basile, mais sans espoir, car il me semble que nous sommes tous perdus.

Libanius sourit en baissant les yeux et passa le bord de ses lèvres sur sa coupe, puis la faisant circuler, par Basile et moi d'abord :

— A Vénus-Uranie, — reprit-il, levant alors sur nous un regard bon et paisible ; — Vénus-Uranie qui est la sagesse éternelle, la Vénus céleste, la fille du ciel que le ciel en-

béienne, lui qui était beau-frère du dernier comte d'Orient sous Constantin, le voici, parce que sa fortune est réduite à une petite terre en Syrie, qui donne sa terre, sa personne, ses enfants, sa postérité, ses serviteurs et les fils et filles de ses serviteurs, à titre de sujets, redevables envers leur maître, à perpétuité d'un dixième de leur bien ou du produit de leurs travaux; et ce maître, ce possesseur souverain, est l'affranchi Théodore de Batné, autrefois joueur de la flûte double, qui a des propriétés d'une immense étendue et qui les a toujours défendues contre les Barbares, à l'aide de la faveur des empereurs, de ses richesses, de ses esclaves armés et des remparts dont il a entouré ses terres et ses châteaux. Or ce Publius Claudius est chrétien et se donne ainsi corps et biens à un Hellénien qu'il nomme païen ou paysan quand il en parle; et ce Théodore de Batné, par souvenir de son ancien état, ne cesse d'affranchir ses esclaves chrétiens et autres, et n'exige d'eux qu'un travail assez modéré qu'il leur paie par journées. Quelquefois il leur donne des terres qu'ils cultivent et, l'un d'eux s'étant fait chrétien, — favorisé par le duc d'Égypte et par Athanase, ce factieux patriarche, banni

ans de règne il a plus qu'à moitié détruit le Christianisme. Mais dites-moi, Libanius, dites-moi, si c'était une foi sincère que la sienne, pourquoi il l'a rejetée comme un masque? Si c'était un masque, comment l'a-t-il porté en comédien de façon à tromper jusqu'à ses amis les plus chers par un faux enthousiasme? et est-il vraiment digne encore de nous, si, pour arriver à l'Empire, il s'est ainsi appliqué à simuler la dévotion des martyrs chrétiens qui se sont fait lapider, et s'il a employé la prodigieuse souplesse de son esprit à feindre même leur exaltation ascétique et leur habitude de rechercher partout les prophéties, comme faisait sincèrement Grégoire de Nazianze que nous ne cessons de plaisanter?

— C'est ce que nous voulions te demander, — dit Basile plus gravement.

Libanius, avant de répondre, sourit, en jetant devant lui et sans regarder aucun de nous, un regard d'une extrême finesse, qu'animait un feu jeune et vif avec une pénétration exquise; — il me paraît avoir ainsi tout à coup une chaîne d'idées; puis il la connaît, la sait et la dit; — tandis qu'on brûlait devant lui une cassolette dont il ramenait l'encens sur sa barbe avec l'une de ses mains, il se re-

moment, prêts à renier tous les Dieux de tous les cieux pour quelques-uns des trésors dont Jechaïah fait l'échange avec les juifs ses frères.

Ici Julien fit signe qu'il ne désavouait rien de ces vérités.

— Les rhéteurs chrétiens sont aussi souples que les tiens, et les tours d'esprit, les soubresauts de paroles de Paul Catena et de Maris n'ont-ils pas été aussi légers que ceux d'Ecébole, de Maxime et d'Eunape?

« Que les mystiques et les astrologues chrétiens lisent l'avenir dans l'eau d'un bassin au lieu de le chercher dans les entrailles d'un mouton, la différence nous touche fort peu à Daphné, et je pense qu'elle ne t'a pas été plus sensible à Constantinople? En un mot, la ruse de l'esprit grec est le caractère universel des hommes de l'Empire; ils n'ont pas plus le désir d'une vérité divine que d'une autre, trouvant sous leur main autant d'arguments contre que pour toute chose, et tout homme de notre âge est *sophiste*.

Ici Libanius, étendant ses mains tremblantes comme pour nous embrasser, poursuivit avec chaleur :

— O vous! âmes choisies, en qui la Des-

avec sa bonté ordinaire. — N'avons-nous pas encore dans le monde romain toute la science des siècles?

— Ils ont quelque chose de plus précieux, — dit Libanius, — qu'on ne nous rendra jamais et qu'ils apportent : c'est la simplicité de cœur qui peut croire sincèrement à quelques prodiges et adorer ce que tu as nommé les poupées divines.

— Eh bien! — dit Julien, — les Césars d'autrefois les payaient pour ne pas passer le Rhin; moi, je les ai chassés à coups d'épée. Crois-tu que jamais on en fasse des Romains?

— Non, mais déjà sur nos frontières, on en a fait de robustes et solides chrétiens, bien ignorants et bien grossiers.

— Eh bien! — dit Julien, — que veux-tu dire par là? Faut-il donc que nous cessions d'élever les Barbares à nous et que nous nous abaissions jusqu'à eux?

— Tiens! Regarde! — dit Libanius, — voilà ce que je veux dire.

En même temps il nous montra une momie égyptienne couchée dans le fond du péristyle, à l'entrée du bois.

— Regardez attentivement, — dit-il, — cette momie embaumée. Elle porte dans sa

ceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, et il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblèmes et à éloigner les profanes par ses lueurs toutes nouvelles, plus sincèrement et chaudement révérees.

« Or, les Barbares dont nous parlons ont une crainte toute vraie, toute jeune et sans examen du nouveau dogme des chrétiens; s'ils la conservent pure, ce dogme sera le seul en vérité qui puisse sauver le trésor du monde, et ce sera là le cristal neuf orné de symboles nouveaux et préservateurs.

Libanius se tut tout à coup, et ce fut Julien qui à son tour se couvrit la tête de son manteau. Bientôt son pâle visage sortit de ses mains, et il prit le cotyle d'argent qui était placé devant lui; un doux sourire animait ses lèvres et son regard et, se levant avec nous en faisant une libation du côté de l'Orient, il dit.:

— Au Dieu Préservateur, quel qu'il soit!

Ainsi, grâce à notre persévérance, notre sainte nation creuse sous les pieds de toutes les nations de la terre une mine remplie d'or où elles s'enseveliront, deviendront nos esclaves avilies, et reconnaîtront notre puissance impérissable. Loué soit le Dieu d'Israël !

.....
.....





VI

ÉPILOGUE¹

LA nuit commençait à s'effacer du ciel et sa couleur noire devenait fade et blanchâtre. Les deux inséparables ennemis ouvrirent la fenêtre. Ce qu'ils virent était immonde.

La grande foule se ruait toujours dans les rues, traînant ses pieds dans les ruisseaux et s'y noircissant jusqu'aux genoux. Cette foule courait avec ivresse à la suite de quelques hommes masqués et déguisés, couverts de paillettes d'or et tachés de vin. Partout ces hommes étaient accueillis avec de grands cris de joie et avec des injures plus sales que les ruisseaux. Un cortège païen arriva au moment où le jour et la pluie paraissaient. C'était le bœuf, suivi de ses bouchers et traînant des filles enivrées dont les joues

1. Titre omis dans le manuscrit.

Vue générale de composition.

1.

Samuel a été blessé à la poitrine par un homme de ce même peuple pour lequel il s'était dévoué. — Dès ce moment, il renonce au combat et demeure dans un étonnement profond.

Le Docteur lui lit *Daphné*.

2.

Il découvre que c'est Jean Loir qui a blessé Samuel.

Il lui lit des lettres de Mélanchton.

3.

Il voit que Jean Loir avait été poussé par Prospero.

Il les confronte.

Il raconte J.-J. Rousseau.
